

dont une grande partie de la population tire ses ressources du colportage des tissus.

Le Prince fut enchanté de la rencontre, il s'entretint longuement avec le colporteur, son compatriote, et par la suite il se plut à rappeler souvent cette petite aventure qui, d'autre part, peut faire quelque peu apprécier l'étendue des régions sillonnées par les campenaires.

La troisième anecdote m'a été contée récemment par un aimable octogénaire, M. l'abbé Isidore Desilve — le frère et collaborateur dévoué du si estimé éditeur des *Lettres d'Etienne de Tournai*, — qui en fut le témoin :

Le Prince Eugène ayant donné un superbe drapeau à la Société de musique de Quarouble — où se trouve la principauté d'Amblise dont les Ligne étaient titulaires, — cette société vint à Belœil remercier le Prince. Elle exécuta dans la cour d'honneur du château plusieurs *polonaises*, ce qu'entendant, le Prince et la Princesse se prirent à danser. Cette harmonie devait être chère à la Princesse car, on se le rappelle, la troisième épouse du Prince était Polonaise.

FÉLICIEEN LEURIDANT.

* * *

Les assauts de chant à Liège (1). — On chante dans tous les pays, mais nulle part autant qu'à Liège et surtout au quartier d'Outre-Meuse, principalement à la fête de Noël et à la Nouvelle année.

Les rues populaires de ce vieux quartier sont réellement curieuses à visiter la nuit des Matines. Quelle gaité dans toute cette population ouvrière ! La lumière brille à tous les étages, on chante dans toutes les maisons. Tout le monde est en fête et, à cette époque de l'année, les plus pauvres ménages se régalaient de *bouquettes*, de viande de porc ou d'un lapin chez les plus opulents. On fait chercher « la goutte » et en route pour les romances et les chansonnettes !

Dans la plupart des cafés sont organisés des soirées et des assauts de chant. L'allégresse est générale ; et parcourir les rues Roture, Grande et Petite-Bèche, Derrière-les-Potiers, les rues Neuve, Porte-Grumsel, Bavière, les rues Raes, Louis-Jamme, des Récollets, Beauregard, des Écoliers, donnerait l'occasion d'une intéressante étude de mœurs.

Les soirées et assauts de chant durent au-delà de minuit, après autorisation préalable de la police. La vogue de ces séances chantantes était encore plus grande à l'époque de l'industrie des tisserands en chambre, appelés *les pingneüs*.

(1) Ce sujet a été traité par M. Ch. B. dans la *Meuse* il y a quelques années et par M. Joseph MÉDART dans l'*Armanak des Qwale Mathy* de 1895 (p. 61). Je reprends les détails qu'ont donné ces confrères en ajoutant un peu du mien, de manière à donner, pour les étrangers surtout, une idée de cette curieuse coutume des assauts de chant. Quant aux Liégeois, j'aime à croire qu'ils la connaissent.

On compte dans le quartier d'Outre-Meuse une quarantaine de cafés chantants, où les amateurs vont exhiber leurs talents et les richesses de leur gosier la veille de Noël.

Certains de ces cafés-concerts pour amateurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, réunissent jusqu'à trente chanteurs, principalement là où se donnent des « assauts de chant ».

Chacun a son répertoire préféré ; on chante la guerre et l'amour, la gloire et les belles, des duos, des *pasquêtes*, des chansonnettes, des romances mélancoliques, des chansons gaies, gaillardes ou patriotiques. Il y a, dans la classe ouvrière, d'excellents chanteurs. Toutes les professions sont représentées parmi ces exécutants : cigariers, armuriers, tanneurs, tisserands, colporteurs, peintres en bâtiments, militaires, etc., etc. Parfois, des jeunes filles se font entendre, et les soirées n'en sont que plus attrayantes.

Certains chansonniers populaires sont des habitués de ces concerts et leur arrivée dans le café est toujours des mieux accueillies. Le directeur de *Wallonia* se rappelle sans doute l'époque du premier *Cabaret wallon*, où il cumulait avec un égal succès les fonctions absorbantes de « Rodolphe Salis » et d'accompagnateur. Il se souvient qu'après avoir fonctionné devant les publics les plus sélects au centre de la ville et dans les quartiers aristocratiques avec les Vrindts, les Wesphal, les Bartholomez, les Jean Bury et leur célèbre « imitateur flamand », c'est dans les cabarets chantants d'Outre-Meuse que cette troupe de philanthropiques et gais Wallons venait se reposer, en donnant le bon exemple de la bonne chanson au public populaire.

Plus d'une fois sans doute il a assisté au « régal » connu sous le nom de « souper à la fourchette d'Adam » ou « souper sans fourchette ». C'est là une coutume très ancienne qu'il serait marri d'ignorer.

Ce « souper » est le régal qu'offre aux chanteurs, vers le milieu de la soirée, le maître du cabaret. Il fait passer sur d'énormes plats des pommes de terre en robes de chambres (*crompires bolowes*) et du foie découpé en tranches, que l'on appelle par dérision « du jambon sans os » (*dè jambon stns ohés*). Parfois, au lieu de foie, c'est un plat d'arlequin (*kip-kap*) ou de fromage de cochon (*tiesse presséye*). Ces mets sont toujours très poivrés et fortement assaisonnés de moutarde, ce qui force les chanteurs à se désaltérer plus souvent.

Si le souper est donné « à la fourchette », une table est préparée et le pain est fourni à discrétion.

Toutes les boissons sont payées, même par les chanteurs. Le système des « tournées » n'est pas suivi. Pendant le cours de la soirée et par intervalles, un chanteur fait le tour de la société et recueille de chacun la somme de cinq centimes, et fait servir pour cet argent, selon le goût des consommateurs, de la bière, du genièvre, de l'eau gazeuse ou un cigare.

On ne se figure pas la joie et l'entrain qui règnent certains jours dans les cafés où ont lieu les soirées de chant. Lorsque les chansons ont du succès, tout le monde se met à fredonner avec le chanteur. Si la chanson

est connue, toutes les voix accompagnent et les refrains sont chantés en chœur.

Les « assauts de chant » sont organisés tout différemment. Il n'y a pas de régal. Le propriétaire du café annonce par des circulaires les objets offerts en prix, et les chanteurs viennent se les disputer. Ils ont lieu fréquemment dans certains quartiers de la ville, mais tout particulièrement aux quartiers St-Léonard, Ste-Marguerite, Outre-Meuse, ainsi qu'à Herstal et à Bressoux.

Dans les autres villages de la région, certains cabaretiers organisent de pareils assauts à l'occasion des fêtes paroissiales. Souvent, ils font venir de Liège l'une ou l'autre « professionnelle » pour corser le spectacle, ainsi qu'un accordéoniste plus ou moins expert qui fait l'office d'accompagnateur. Mais ces entreprises sont d'un genre bâtard.

Les vrais assauts de chant sont des concours ouverts à tous les amateurs de bonne volonté. Et l'on y décerne des prix ! Ils continuent à faire florès dans les quartiers populaires, où l'on en organise régulièrement tous les dimanches.

Les prix, au nombre de trois à six, consistent généralement en lapins, pipes, caisses de cigares, bouquets, surprises, etc., etc. Un jury fonctionne et les prix sont décernés à la fin de la soirée, non sans être parfois violemment contestés. On a soin de choisir les jurés en conséquence, parmi les amateurs les plus connus, plus ou moins compétents, mais qui n'ont pas froid aux yeux. Les concurrents évincés ne manquent jamais de dire qu'on a donné les prix aux plus ardents « consommateurs ». Nous n'insisterons pas. Souvent, les assauts importants annoncés par voie de circulaires, durent deux jours, le dimanche dès l'après-midi et le lundi soir.

Toutes ces soirées de chant et assauts se terminent d'habitude au printemps, à l'époque de Pâques, pour reprendre en automne.

Ce genre de divertissement populaire est tout à fait indépendant des beuglants et cafés-concerts, très nombreux aussi, et dans la rue Roture, il n'y a pas moins de cinq cafés-chantants, où les concerts ont lieu invariablement tous les dimanches et lundis.

PIERRE DELTAWE.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS.

Le Maniquet

Pièce lyrique en 3 actes.

A OSCAR COLSON.

Cette pièce a été conçue directement en vue d'un commentaire musical. De là sa brièveté et la simplicité sommaire du dialogue, la plus grande part de l'expression étant laissée à la musique, le texte n'expliquant que l'action extérieure.

Pour la même raison, le second tableau du deuxième acte, dont la partie vocale ne comprend que quelques mots; n'est pas de longueur inférieure au premier; il constitue une sorte de poème symphonique, programmatique et descriptif, dont l'action fournit la trame.

La forme choisie est celle de la prose rythmée, s'organisant, dans les épisodes plus particulièrement lyriques, en périodes régulières construites sur le modèle de l'alexandrin. L'abandon presque complet, dans le théâtre musical contemporain, des formes lyriques concrètes rend superflues les rimes, dont les rappels ne se perçoivent plus; il n'en est pas de même des rythmes du vers, dont la fermeté de contexture fournit à la phrase mélodique une base solide et favorise la naissance du rythme musical.

E. C.

PERSONNAGES :

Laurent Duchêne, vétérinaire (30 ans).

Daniel, son domestique (65 ans).

Le Maniquet, empirique (55 ans).

Mandine (Armandine), servante chez Laurent (18 ans).

Alice Dambois, fille du médecin du village, fiancée de Laurent (20 ans).

Bodson, fermier.

Un paysan.

Un facteur rural, un garde-forestier, le curé, le bedeau, paysans (personnages muets).

La scène se passe de nos jours, dans un village retiré de la province de Liège.

ACTE I**LE BUREAU DE LAURENT DUCHÊNE**

A gauche, à l'avant-plan, une porte ; au second plan, une armoire basse surmontée d'une bibliothèque garnie de livres en désordre ; à côté, la cheminée, surmontée d'une pendule en bronze doré. Au fond, à gauche, un cartonier, dont la planche supérieure supporte un buste en plâtre et une statuette, en plâtre également, représentant un cheval ; au milieu du panneau, un dressoir garni de faïences anciennes et de tasses en porcelaine fine ; à côté, la porte d'entrée à double battant. A droite, au premier plan, une porte ; au second plan, une large baie vitrée, à travers laquelle on aperçoit les fleurs d'un jardin très ensoleillé. Au milieu de la pièce, un peu à gauche, un vaste bureau-ministre en acajou, chargé de papiers, de livres, etc. ; à droite, une petite table ronde avec deux fauteuils bas. Aux murs, garnis d'une tapisserie sombre, d'un dessin suranné, des portraits lithographiés, des diplômes, des planches en couleur, avec légendes, représentant des animaux domestiques.

Au lever du rideau, Laurent est au travail et écrit, tandis que Daniel, derrière lui, range des livres dans la bibliothèque. On frappe à la porte, le domestique va ouvrir. C'est le facteur rural, qui remet le courrier à Daniel, salue et se retire.

Scène I

LAURENT, DANIEL

DANIEL s'avance en lisant la suscription d'une lettre (Parlé) :

« Monsieur Laurent Duchêne, vétérinaire ».
Une lettre, et les journaux.

LAURENT.

Donne.

(Il pose les journaux, ouvre la lettre et la parcourt d'un air de dépit.)
C'est de Bodson. Ses chevaux

Ne vont pas mieux. (Lisant)

« Ils y auraient tous passé,

Sans certain moyen qui fut meilleur

— Et moins cher — que les vôtres ».

(Jetant la lettre, avec humeur, sur son pupitre :)

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Enfin, il m'annonce sa visite ;

Nous verrons bien. — C'est tout ?

DANIEL (d'un air de finesse).

C'est tout pour les lettres ;

Mais on m'a chargé

De vous annoncer une visite :

Mademoiselle Alice vient tantôt...

LAURENT (vivement, la figure subitement éclairée).

Ah ! ah ! tant mieux ! C'est drôle :

Hier encore, nous nous trouvions ensemble

Et j'aurais juré que depuis un siècle

Je ne l'avais plus vue !

(Il lève les bras d'un air de pitié comique. Tous deux rient.)

Dis à Mandine de venir.

(Daniel sort. Au bout d'un instant, Mandine entre et se tient debout près de la porte.)

Scène II

LAURENT, MANDINE.

LAURENT (cordialement).

Eh bien ! ma fille,

Le voyage s'est-il bien passé ?

La vieille maman, toujours alerte et contente ?

Et toi, de respirer l'air du pays,

T'es-tu trouvée plus joyeuse et plus gaie,

As-tu retrouvé tes chansons ?

MANDINE (sourire forcé).

Oui, Monsieur, tout va bien là-bas :

Ma mère vous fait dire bien des choses

Et vous remercie pour...

LAURENT (se frottant les mains).

C'est bon ! c'est bon !

Vas au jardin me chercher les lilas

Ceuillis tantôt,
Et mets un peu d'ordre ici ;
Mademoiselle Alice va venir...

(Mandine sort à droite et revient aussitôt avec une touffe de lilas qu'elle pose dans un vase sur la table. Puis, un léger torchon à la main, elle se met en devoir d'enlever la poussière des meubles et de ranger les objets sur le dressoir, mais machinalement et l'air visiblement préoccupé. A partir du moment où le nom d'Alice a été prononcé, son visage a pris un air de chagrin concentré et de douloureuse résignation. Arrivée derrière Laurent, qui s'est remis à écrire, elle cesse de travailler, le regardant avec une sorte d'adoration admirative.)

En ce moment, on frappe à la porte et Alice entre joyeusement, la tête couverte d'un léger chapeau « de soleil ». Laurent se lève et s'avance vivement à sa rencontre.)

Scène III

LAURENT, ALICE, MANDINE.

LAURENT.

Enfin ! te voilà ! Je commençais à croire
Que tu m'avais oublié !

ALICE *(riant)*.

C'est trop fort ! Ne t'ai-je pas dit cent fois
Que je dois aider père à dresser ses comptes ?
Ses malades ne lui en laissent guère le temps,
Au pauvre homme. *(Apercevant le bouquet :)*
Oh ! les belles fleurs ! Je gagerais...

LAURENT.

Qu'elles sont pour toi ? Juste.
Elles valent bien un baiser, j'espère ?

(Il l'embrasse avec effusion, sur les deux joues.)

Viens voir au jardin ;
Je crois qu'il en reste encore
Et — tu verras — la glycine est magnifique...

(Il l'embrasse par la main et tous deux sortent, à droite. Pendant ce dialogue, Mandine est restée à la même place. C'est d'un air morne qu'elle a regardé entrer Alice et écouté la conversation des deux jeunes gens. Mais le baiser lui arrache un geste de stupeur douloureuse et elle porte son tablier à sa bouche comme pour étouffer un cri. Laurent et Alice sortis, elle se couvre la figure des deux mains et se précipite en courant vers la porte de

gauche ; — mais elle se heurte à Daniel qui rentrait précisément, un bras chargé de livres, l'autre enserrant quelques fioles que, au début de la scène suivante, il posera méthodiquement sur le bureau de son maître.)

Scène IV

DANIEL, MANDINE.

DANIEL.

Là ! là ! où diable cours-tu comme ça ?

MANDINE *(troublée)*.

Ma besogne qui m'attend...

Mais... dites, Daniel ; Mademoiselle Alice
Vient de venir...

DANIEL.

Je sais... Après ?

MANDINE.

Et... Monsieur avait l'air si joyeux...

Je ne l'ai jamais vu comme cela !

(Comme annonçant une nouvelle à sensation)

Et... ils se sont embrassés !

DANIEL.

Ben quoi ? quand on est fiancé !

MANDINE *(bouleversée)*.

Fiancé ? !

DANIEL.

Bé oui ! cela s'est fait

Pendant que tu étais chez toi...

Cela devait finir ainsi.

Tout enfants, ils jouaient ensemble

Au petit mari, à la petite femme ;

Ils ont grandi ainsi ;

Puis, les pères avaient mêmes idées,

Même fortune aussi...

C'est drôle, au mariage du père de Laurent,

Ce fut la même chose,

L'affaire avait « marché tout seul ».

Seulement, alors,

Les deux mamans étaient encor là...

(Pendant tout ce récit, Daniel, occupé à ranger les objets qui encombrant le bureau de son maître, tourne le dos à Mandine, qui l'écoute avec toutes

les marques d'un désespoir refoulé à grand' peine. Elle tord ses mains aux bords de la table, aux coins du dressoir, finit par prendre sur celui-ci, machinalement, une tasse de porcelaine qu'elle presse convulsivement entre ses doigts. Aux derniers mots de Daniel, la tasse éclate dans ses mains et les morceaux tombent à terre. Daniel se retourne au bruit et va vivement à la jeune fille, interdite.)

DANIEL.

Hé bien ? qu'est-ce qui te prend ?

MANDINE.

Rien... Je...

DANIEL.

Mais tu saignes, voyons !
Ta main est toute déchirée !
Donne vite !

MANDINE (éclatant).

Non ! non ! ce n'est pas là que j'ai le plus mal !
Ce n'est pas là !..

(Elle se sauve avec un violent sanglot, par la porte de gauche.)

Scène V

DANIEL (seul).

DANIEL (la regardant s'éloigner en hochant la tête).

C'était donc ça,
Cet air songeur et ces gros soupirs...
J'aurais dû m'en douter.
Et puis, quoi d'étonnant ?
Quatre ans qu'elle est entrée ici,
Pieds nus dans ses sabots,
Ayant reçu, chez elle,
Plus de coups que de pain...
Alors, ici,
La vie heureuse après tant de misère,
Et le voir toujours, lui, si bon, si doux, si gai
Et, dame ! si bel homme !
Naïve avec cela, croyant encore au loup-garou,
Aux histoires d'amour des chansons du vieux temps...
— Enfin ! la chanson des uns fait pleurer les autres :
C'est la vie !

(Il sort, à gauche, avec un geste de commisération philosophique.)

Scène VI

LAURENT et ALICE, puis DANIEL. ALICE (seule).

(Rentrent lentement, à droite, Laurent et Alice enlacés, celle-ci porteuse d'une brassée de fleurs printanières. Elle se dégage et se dirige vers la porte, mais lui la retient, lui prend les fleurs qu'il pose sur la table et la contraint doucement à prendre place dans un des fauteuils, au dos duquel il s'appuie.)

LAURENT.

Causons encore un peu, veux-tu ?..

ALICE (souriant).

Et pourquoi pas ?
On s'est déjà dit tant de choses, et il semble
Qu'on ne s'est encore rien dit...

(A ce moment, Daniel ouvre la porte du fond.)

DANIEL.

Monsieur Laurent, c'est Bodson...

LAURENT (geste d'impatience).

Je viens... *(A Alice)* Reste un moment ; je vais tâcher...

(Il sort vivement sur les pas de Daniel.)

ALICE (seule).

(Elle se lève et jette autour d'elle un lent regard.)

(Rêveusement)

L'étrange chose !
Cette vieille maison où, encor tout enfant,
Je suis venue m'ébattre et jouer si souvent,
Où tout éveille en moi un souvenir lointain,
Il me semble la voir pour la première fois.
Ces aspects familiers et ces choses fanées
Paraissent aujourd'hui revêtus de jeunesse,
Et le soleil se glisse aux coins les plus obscurs.

(Avec une émotion plus vive)

Il suffit donc d'aimer pour que tout s'illumine
Et pour qu'on sente vivre autour de soi les choses...

(De nouveau plus calme, avec attendrissement)

Cette chère maison sera bientôt la mienne !
Oh ! puissent ces vieux murs, où déjà s'abritèrent
De paisibles bonheurs, des vies sages et droites,

Voir encor deux heureux ! — ou puissé-je du moins
L'y voir heureux, lui, qui croirait m'aimer peu,
S'il savait seulement à quel point moi je l'aime !

(Elle reste songeuse un instant.)

A ce moment, on entend derrière la porte du fond un bruit de conversation à haute voix. Alice, tirée brusquement de ses réflexions, se retourne vivement, prend ses fleurs et se dirige vers la porte, qui s'ouvre, livrant passage à Laurent et à Bodson. Ceux-ci poursuivent une conversation commencée, Bodson gesticulant avec animation. Alice s'efface pour les laisser passer et sort discrètement, en échangeant avec Laurent un signe affectueux.)

Scène VII

LAURENT, BODSON, puis MANDINE.

LAURENT *(insistant)*.

Alors, vous êtes bien sûr
D'avoir fait comme j'avais dit ?

BODSON.

Pardieu ! c'est moi-même qui me suis chargé de tout.
J'ai mêlé vos poudres
A l'eau des bêtes,
Moi-même je les ai bouchonnées, nettoyé l'écurie :
Rien n'y a fait !
Encore un cheval est mort avant-hier, —
Le troisième !..

(Tout en écoutant d'un air songeur, Laurent a frappé contre le mur, à gauche. Mandine parait, la figure encore décomposée. Sans s'en apercevoir dans sa préoccupation, le vétérinaire montre du doigt l'armoire ; Mandine ouvre le meuble et y prend un flacon et deux verres qu'elle pose sur la table, puis reste là, attendant de nouveaux ordres. Laurent prend place devant la table et se dispose à remplir les verres, mais le fermier, évidemment irrité et se contenant à grand'peine, fait, tout en parlant, un geste de refus et continue, debout, son histoire. [Tout ce jeu de scène se déroule pendant le récit qui précède.]

Alors, ne sachant plus que faire,
J'ai fait venir Maniquet de la Pierre-qui-tourne...

LAURENT *(stupéfait)*.

Maniquet, le sorcier ?

BODSON:

Hé oui, — il n'y en a pas deux...
Ne riez pas, Monsieur Laurent !
Il est venu avec son grand vieux livre,
Et des herbes qu'il a fait mélanger au fourrage.
Il a lu dans son livre et a dit des paroles,
Tout bas, par-dessus chaque bête ; —
Et puis il est parti, en disant
Qu'on n'aurait plus besoin de le faire revenir...
Le lendemain, les bêtes allaient mieux,
Et aujourd'hui les voilà guéries !

LAURENT *(qui a écouté sérieusement jusqu'au bout, part d'un énorme éclat de rire.)*

Ah ! ah ! ah ! comment ! vous, Bodson,
Un homme raisonnable, et qui savez lire,
Vous croyez encore à ces balivernes !

(Hausse les épaules)

Mes drogues avaient agi,
Le mal était passé,
Voilà tout !

BODSON *(piqué au vif)*.

Balivernes, les recettes du Maniquet
Et ses pratiques ?
Dans tout le pays, vous seriez seul à le dire !
N'est-il pas connu, consulté
A dix lieues à la ronde ? Ses philtres,
On les lui paie ce qu'il demande !
Demandez aux paysans : ils vous diront
Qu'il n'a pas son pareil pour guérir
Bêtes et gens
(Guérir ou maléficier, car il ne faut pas
Le regarder de travers !) —
Ni pour mettre l'amour au cœur,
Ou pour l'ôter !

(Impuissant à se contenir davantage)

— Et puis, en voilà assez !
Tant pis pour ceux qui se fâchent
D'avoir trouvé leur maître ..
Bien le bonjour !

(Bodson sort avec un salut bref, laissant Laurent tout ébahi. Mandine, elle, a écouté le fermier avec une attention croissante ; quand il a parlé d'amour donné ou retiré, elle fait un pas en avant, en tendant le cou.)

Scène VIII

MANDINE, LAURENT.

MANDINE (avec élan, à Laurent).

Oh ! Monsieur, ce serait donc vrai,
Tout ce qu'il disait là ?

(A ces mots, Laurent, toujours tourné vers la porte, sort comme d'un rêve, se lève en haussant les épaules.)

LAURENT (d'un air de pitié).

Mais oui, enfant,
Puisque tout le monde le dit...
C'est un très savant homme, le Maniquet,
Un sorcier redoutable, chacun sait ça !

(Moitié plaisant, moitié sérieux)

Ainsi, tiens, tu aurais là, au cœur,
Un petit oiseau chanteur
(Ça arrive à ton âge),
Mais l'autre oiseau ne voudrait rien entendre :
Le Maniquet t'arrangerait la chose !

(Se parlant à lui-même, en changeant subitement de ton.)

En fin de compte, il faut que cela cesse !
Assez longtemps j'ai toléré le bonhomme !
Cette fois, nous verrons quel sera le plus fort
Et si l'on sait aussi ensorceler le juge !

(Avec tous les signes d'une violente indignation, il sort par la porte du fond, qu'il jette derrière lui. Mandine est demeurée sur place, perdue dans de profondes réflexions. Elle s'avance lentement vers la porte de gauche, la tête basse et se parlant à elle-même à mi-voix :)

« Mettre l'amour au cœur, ou le reprendre... »

(Elle fait un geste de résolution énergique et sort vivement. — Rideau.)

ACTE II

PREMIER TABLEAU

LA MAISON DU MANIQUET

Intérieur pauvre et sordide. (Le fond de la scène, assez rapproché et très étroit, dessine un trapèze avec la rampe.) A

gauche, au premier plan, sous une cheminée au manteau enfumé, dont le rebord est garni d'une cotonnade en bouillonnés, une cuisinière de petit modèle, délabrée et roussie ; au second plan, un vieux buffet noirci, à ferrure de cuivre, au-dessus duquel gît, ouvert sur un journal déployé, un gros *in-quarto* privé de sa reliure, les feuillets fatigués, écornés et noircis. Au fond, sous une fenêtre basse, aux vitres troubles, une paillasse en toile bleue, à carreaux, laissant échapper la paille par de larges trous, des couvertures de couleur rejetées en désordre par-dessus. A droite, au premier plan, la porte ; au second plan, deux rayons sur lesquels sont déposés, pêle-mêle avec des pots de grès et des bouteilles poussiéreuses, des sacs de papier gris d'où l'on voit dépasser des feuilles et des herbes séchées. Aux murs, des objets hétéroclites : une chouette clouée, les ailes déployées, au-dessus de la porte ; un fusil de chasse ; une ou deux affiches violemment enluminées ; contre le manteau de la cheminée, des paquets d'herbes mis à sécher ; pas d'insignes pieux. Un long manteau pend au coin de l'âtre. Au bord de la fenêtre, une poule noire est endormie, la tête dans les plumes. Au milieu de la pièce, une table grossière avec une chaise dépaillée ; sur la table, une lampe en fer-blanc. Les dernières lueurs d'un crépuscule blafard passent à travers la fenêtre. La lampe, allumée, projette autour d'elle une clarté indécise.

(Au lever du rideau, le Maniquet [un homme trapu, de petite taille], bonnet en tête et poing sur la hanche, le dos tourné à la rampe, surveille attentivement la bouilloire qui, sur le poêle, lance sa vapeur ; en même temps, il écoute ce que lui raconte un paysan assis à côté de la porte sur un escabeau, une main bandée, de l'autre tenant son bonnet, son maintien raide peignant la considération et la crainte.)

Scène I

LE MANIQUET, UN PAYSAN. LE MANIQUET seul.

LE PAYSAN.

C'est de lui-même que je l'ai entendu.
Je devais aller fendre du bois
Chez Monsieur le Curé ;
Il causait, au jardin, avec Monsieur Laurent,
Et je n'aurais pas pu faire autrement
Que d'entendre.
Monsieur Laurent avait l'air furieux
Et criait : « Je pars tantôt et m'en vais voir le juge !
J'en ai assez, de ces charlataneries ! »
Le curé le calmait et disait en riant :
« A votre place, moi, j'aurais d'autres soins.
Ayez donc un peu d'indulgence, —
Cela vous portera bonheur ! »
Mais l'autre ne voulait rien entendre,

Faisant « non » de la tête, tout en frappant du pied.
 A la fin, ils sont sortis
 Et je n'ai plus rien pu apprendre. (*Un silence*).
 Alors j'ai pensé à vous avertir, (*montrant sa main bandée*)
 Comme je venais pour ceci...

LE MANIQUET.

C'est bon.

(*Un silence. Le Maniquet soulève la bouilloire, verse de l'eau dans un récipient préparé sur la table, mêle avec une cuiller de bois et transvase, avec précaution, dans une bouteille munie d'un philtre de papier gris qu'il jette ensuite à terre. Puis il atteint un des sacs rangés sur les rayons, en retire une poignée de feuilles sèches qu'il enveloppe dans un fragment de journal. Tend la bouteille au paysan :*)

Voilà pour l'enfant ; continue comme avant.

(*Lui passant le paquet*)

Pour ta main,
 Fais cuire ceci et mets quelques feuilles,
 Chaque soir, sur la plaie...

LE PAYSAN (*se lève et prend ; avec un accent de gratitude :*)

Merci ; combien ?..

LE MANIQUET.

De rien, de rien... Va...

(*Le paysan salue gauchement et sort.*)

Seul :

L'avis valait bien quelques feuilles !

(*Un silence. Il redescend un peu, en rêvant.*)

Cela devait finir ainsi.
 N'importe, il faudra se défendre ! (*Haussant les épaules*)
 Charlataneries ! Comme si l'essentiel
 N'était pas de guérir, (*s'animant*)
 Avec des herbes ou bien avec des drogues
 De pharmacie,
 Avec ou sans diplôme,
 Dans son salon à lui, ou bien dans ma cabane!.. (*Un silence.*)
 Que faire ?..

(*On frappe un coup léger à la porte, il se retourne. La porte s'ouvre lentement, à demi, et Mandine paratt.*)

Scène II

LE MANIQUET, MANDINE.

LE MANIQUET (*à part*).

La servante !.. Qu'est-ce que cela veut dire ?..

(*Se remettant et d'un ton cordial*)

Hé ! c'est Mandine ! Bonjour, la jolie fille !

Qu'est-ce qui t'amène ici ? (*Ironique*)

Monsieur Laurent a-t-il besoin de moi ?

Quelqu'un t'a-t-il jeté un sort, ou bien (*se rapprochant*)

Avons-nous... là... quelque peine ?

(*Mandine, restée jusqu'à présent debout près de la porte, dans une attitude pleine de crainte, s'effondre sur l'escabeau en sanglotant.*)

(*D'un ton paternel*)

Ah ! ah ! j'ai donc deviné juste !..

Raconte. .

MANDINE (*éclatant*).

Depuis quatre ans, je ne pensais qu'à lui !

Je sais bien qu'il ne m'aurait pas prise,

Mais j'étais heureuse de vivre tout auprès,

De le voir, de l'entendre et l'aider,

Et de toucher, quand il n'était pas là,

Les choses que lui-même maniait tout le jour...

Je savais bien qu'un jour cela devait finir,

Mais je n'y voulais pas penser... (*Se tordant les mains*)

Et voilà tout d'un coup

Qu'il se marie !

LE MANIQUET *a écouté avec un intérêt croissant.* (*A part*)

Mais c'est de lui, c'est de lui qu'il s'agit... Oh ! oh !

(*A Mandine, d'un ton léger*)

Et quel est ce beau garçon ?

MANDINE (*se levant, effrayée.*)

Non ! non ! est-ce que j'ai dit son nom ?..

Je ne veux pas le dire ! (*Humblement*)

Vous le répéteriez, et tout le monde

Se moquerait de moi...

LE MANIQUET (*brusquement*)

Enfin, qu'est-ce que tu veux ?

MANDINE (*pleurant, éperdue.*)

Je ne sais pas moi-même... On dit
Que vous êtes savant dans ces choses,
Que vous savez donner l'amour et le prendre,
Comme on guérit ou l'on donne
Un autre mal...
Alors, je suis venue, sans savoir...

(*Les larmes lui coupent la parole.*)

Mais... aidez-moi... aidez... car

(*A voix basse, avec un accent de profonde détresse*)

Je souffre tant...

(*Long silence, pendant lequel on n'entend que les sanglots de Mandine, retombée sur l'escabeau et pleurant, la figure sur les genoux. Pendant le dernier récit, le Maniquet a manifesté une agitation croissante, comme combattu par une idée qui s'impose de plus en plus à son esprit. A la fin, il semble se décider brusquement.*)

LE MANIQUET (*à part, avec un geste violent.*)

Tant pis, chacun défend sa croûte, —
Sa vie!...

(*Il se dirige vers le fond et, de derrière la paillasse où il était caché, retire un sac, tout semblable à ceux des rayons latéraux, qu'il rapporte à l'avant-plan et dont il extrait, avec précaution, quelques herbes séchées.*)

(*A mi-voix, rêvant :*)

C'est plus lent, mais plus sûr qu'une balle!

(*Se tournant vers Mandine, avec une certaine solennité*)

Voici l'herbe d'amour, celle
Qui fait fleurir les cœurs comme des pommiers au
[printemps,

Qui fait soupirer les garçons
Et pleurer les hommes comme des enfants,
Pour un « oui », pour un « non », un baiser refusé!
Par elle

Le ciel devient plus bleu et le soleil plus clair
Et, le soir, malgré la fatigue du jour,
On reste encor longtemps à sa fenêtre ouverte,
A regarder là-haut, tant les étoiles brillent!

(*Se rapprochant et d'un ton persuasif*)

Veux-tu voir celui que tu aimes
Abandonner tout au monde pour toi,

Te chercher, pâlir en entendant ta voix,
Te dire en tremblant de ces choses
Qu'on n'oublie plus jamais?..

(*Plus bas, plus vite et se rapprochant encore de Mandine, qui recule instinctivement!*)

Prends : fais bouillir ceci
Et tâche de lui faire boire...

MANDINE (*reculant avec effroi*)

Oh ! non ! pas cela ! Je n'oserais jamais !..
Et puis, s'il allait me surprendre,
Ou deviner...

LE MANIQUET (*haussant les épaules et jetant de loin le sac sur son lit, avec dépit :*)

Soit... (*Rudement*) Mais alors,
Que viens-tu faire ici ?

(*Mandine baisse la tête, confuse, avec un geste de détresse et de désolation.*)

A part :

Il va falloir s'en débarrasser, à présent...
Avec la peur, ce sera bientôt fait ! (*Haut*)
Tu ne veux plus qu'il t'aime, mais tu voudrais pourtant
Ne plus souffrir : alors,
Il faudrait que, toi-même, tu ne l'aimes plus. (*Un temps.*)

(*Mystérieusement*)

Ecoute : Les vieilles gens t'ont-ils déjà parlé
Du chien noir qui parfois, la nuit,
Galope par les routes,
Avec des yeux de flamme et la chaîne de fer
Qui râcle, dans sa course,
Les pierres du chemin?..

(*Mandine fait « oui » de la tête, d'un air terrifié.*)

(*Grave et impérieux*)

Tu vas me suivre là-haut, à la Pierre-qui-tourne.
Je connais les mots et je connais les signes
Qui le font arriver, *lui*,
Où qu'il soit, d'où qu'il vienne..
Il viendra, et tu verras alors
Ce qu'il fera pour toi...

(Mandine écoute, à la fois interdite et fascinée.)
(A part, avec un ricanement contenu)

Pas une encor qui ait osé attendre
La fin de l'aventure...

(Il décroche la souquenille pendue à côté de la cheminée et la jette sur ses épaules, saisit un bâton posé dans un coin au-dessous.)
(Sèchement, à Mandine)

Allons !

(Il sort. Mandine le suit, comme cédant à une impulsion irrésistible.)

Rideau.

Entr'acte symphonique (1).

DEUXIÈME TABLEAU.

LA PIERRE-QUI-TOURNE

Un « batis » (1) ardennais. Le chemin, qui traverse la scène, disparaît à droite et à gauche derrière de maigres bouquets de sapins. Après une courte solution de continuité causée par une ondulation du terrain, on voit la route reparaitre dans le fond, à gauche, et se diriger en droite ligne vers l'horizon, à travers des sapins clairsemés entre lesquels elle finit par se perdre. Le reste du plateau représente une surface aride et dénudée, parsemée de bouquets de bruyère et de quelques blocs de quartz à fleur de terre, le tout d'une coloration morne et sévère. Le milieu de la scène, au bord du chemin, est occupé par les restes, à peine perceptibles sous l'envahissement des mûriers sauvages, d'une petite construction en matériaux du pays (épaisses et larges plaques de schiste); immédiatement à côté, à droite, une roche grisâtre assez élevée et se terminant en aiguille, la Pierre-qui-tourne. Des traînées de gazon et de bruyère, au milieu du chemin, indiquent un lieu peu fréquenté.

On est à la chute du jour. La lumière du crépuscule, qui au début permet de discerner encore les divers détails du paysage, s'éteint graduellement pendant les premiers épisodes.

Le théâtre reste vide un instant, puis le Maniquet entre, traînant par le poignet Mandine, qui se laisse faire passivement.

(1) Les deux tableaux s'enchaînent sans solution de continuité.

(1) Plaque aride dans une forêt, à un endroit où la roche affleure, parfois recouverte d'une très mince couche de terre ne nourrissant que des mousses. Les batis semblent « battus » par un piétinement qui, pour les gens superstitieux, ne peut avoir qu'une origine maléfique. Le caractère désolé des batis est rendu encore plus sensible par le fait que leur lisière ne lève d'ordinaire que des pins ou des sapins. Les batis des macrales (sorcières) sont nombreux dans les régions forestières du pays wallon. [Note de M. O. COLSON.]

LE MANIQUET (brièvement)

Nous y sommes ! viens.

(Il conduit Mandine devant la roche et l'y adosse vivement. Puis il jette son bâton, enflamme une allumette et, écartant quelques-unes des ronces qui couvrent les vieux murs du fond, il en retire une baguette avec laquelle il trace à terre, autour de la pierre et de Mandine, un vaste cercle dans lequel il entre lui-même. Ensuite, avec précaution, il dépose la baguette à terre et, le dos tourné à la rampe et les bras étendus, il entame, à voix basse et monotone, une formule de conjuration, dont on ne perçoit qu'un murmure confus, entrecoupé de quelques accents plus énergiques. Vers la fin, ceux-ci se multiplient comme en une adjuration plus pressante, le sorcier s'agite sans sortir du cercle, remue les bras, les mains, dans une gesticulation de plus en plus mouvementée et dirigée de plus en plus vers la gauche. Puis il s'arrête brusquement, s'essuie le front et, épuisé, s'assied à terre à côté de la roche, les mains croisées devant les genoux ramenés au menton. La nuit est maintenant complète. Silence prolongé.)

Subitement, Mandine qui, pendant toute cette scène, est restée immobile et comme endormie, pousse un cri étouffé et tend brusquement la main vers le fond, à gauche.

Tout au bout du chemin, à l'endroit où celui-ci commence à se préciser, on distingue comme une flamme légère qui palpite, disparaît à chaque instant derrière un arbre, mais semble se rapprocher peu à peu.

Au cri poussé par Mandine, le Maniquet s'est redressé vivement, d'abord sur les genoux, puis debout, et tous deux maintenant suivent la flamme des yeux, elle avec une terreur muette, lui avec une stupeur et une émotion croissantes.)

LE MANIQUET.

Hé mais !.. par l'enfer ! est-ce que vraiment ?..

(La flamme, s'approchant toujours, disparaît brusquement derrière le pli de terrain où se dissimule l'angle de la route. On perçoit maintenant comme un bruit de chaînes, qui grandit de plus en plus.)

Le Maniquet s'est rejété instinctivement derrière le rocher et, penché en avant, regarde anxieusement. Mandine, comme pétrifiée par la terreur, s'est raidie contre la pierre, les bras étendus, les mains crispées contre les bords. Longue attente.

Paratt enfin, à gauche, un vieux garde forestier, le fusil à la bretelle, la main droite balançant une lanterne, la gauche retenant, au bout d'une chaîne, un grand chien de berger. Il traverse lentement la scène, la tête basse, en fredonnant à mi-voix une chanson populaire, et disparaît à droite.